

Le poète Oscar Milosz et l'Alsace

Janine Kohler

Dès son enfance, vécue « tout au fond du pays lituanien », le poète lituanien d'expression française Oscar Milosz¹ fit connaissance avec l'Alsace. Elle eut pour lui un visage aimant, celui de Marie Wild, la gouvernante. Nous ne savons rien à son sujet, sinon qu'elle se trouvait à Czéréïa, dans les années 1880-1890, dans la grande propriété des Milosz, district de Mohilev, aujourd'hui en Biélorussie. Faisait-elle partie de ceux qui s'exilèrent après la défaite de 1870, de ces Optants pour la nationalité française qui partirent à l'étranger ? D'où venait-elle exactement ? Qui était-elle ? Elle passe dans les poèmes comme une figure protectrice et bienveillante. Avec émotion, le Milosz poète se souvient d'elle et évoque

*[...] celle qui jadis dans la maison glacée
Où l'âme de l'enfant se mourait d'abandon
Me prit sur ses genoux de fille délaissée
Et souffla sur mes pleurs le soupir de son nom.
[...] celle qui suivant les progrès de mon âge
Sut m'être sous un nom entre tous respecté
Tout d'abord une mère au sublime visage
Puis l'amie au grand cœur plein de nuit et d'été.²*

Comment ne pas désirer en savoir plus sur la personne qui lui laissa de tels souvenirs ?

*Une belle tendresse se réveille aujourd'hui encore
À la vue d'une femme vêtue de ce brun pauvre,
Chagrin et pardonnant : la première hirondelle
Vole, vole sur les labours, dans le soleil clair de l'enfance.³*

En 1928, Milosz a cinquante et un ans. À la demande de Jonas Grinius, premier universitaire lituanien à soutenir une thèse sur son œuvre, il rédige une notice biographique. Il n'oublie pas Marie Wild. « *J'ai grandi dans une solitude morale presque absolue à Czéréïa* », écrit-il, « *Je n'ai jamais pu donner*



Oscar Milosz

¹ Cf. Janine Kohler, « Oscar Vladislav de Lubicz Milosz (1877-1939), poète français, diplomate lituanien », *Cahiers Lituanien*, n°6, 2007, p. 29-36 ; et Lucija Černiuvienė, « Quand Oscar Milosz nous parle en lituanien », *op. cit.* p. 39-42.

² O.V. de L. Milosz, *Poésies II*, éd. André Silvaire, Paris, 1960, p. 51.

³ *op. cit.* p. 80.

libre cours à mon affection pour mes parents. Mon père était violent et malade. La tendresse matérialiste et incompréhensive de ma mère m'importunait, si bien que je pris très tôt l'habitude d'aller me cacher dans les parties les plus secrètes des parcs et des jardins pour échapper aux sentiments que m'inspirait sa présence. Je passais mes journées avec ma gouvernante française-alsacienne, Marie Wild »⁴.

Les Amis de Milosz ne désespèrent pas de retrouver le chemin de celle qui sut offrir un visage si bienveillant à l'enfant solitaire⁵.

En 1905, Milosz rencontre à nouveau l'Alsace, cette fois en la personne de Léon Vogt, industriel à Niederbruck. Ce fut au cours d'un séjour en Suisse, au Rigi Kaltbad, station à la mode de la Belle Époque. Des goûts communs rapprochent les deux hommes et ce sera le début d'une grande et longue amitié. Des lettres magnifiques en témoignent⁶.

Léon était le fils de Joseph Vogt qui avait créé une fonderie de cuivre, en 1882, à Niederbruck. Il fut également à l'origine de la découverte de la potasse d'Alsace. Maire de sa petite commune de 1891 à 1919, son fils Léon le secondait à la fonderie tout en se passionnant pour la sculpture et les beaux-arts. Il avait étudié avec Antoine Bourdelle. Avec sa femme musicienne, Léon s'installa dans une maison au pied de la colline de l'Eichbourg, à la périphérie de Niederbruck, et c'est là que Milosz, de 1906 à 1913, se rendit très souvent, devenant un familier de l'Alsace. Lui, le solitaire, l'exilé, fit bientôt partie de la famille. Et quand, début 1914, devant l'imminence de la guerre, il fut décidé d'une installation dans la banlieue parisienne, Milosz retrouva les Vogt dans leur nouvelle demeure, chaque dimanche ou presque.

Quand ils se rencontraient, les deux amis faisaient de longues promenades à pied dans les Vosges. Milosz lisait à Léon des passages de ses futurs ouvrages, ils partageaient les mêmes goûts littéraires. Les concerts tenaient une grande place dans leurs activités communes. Au sujet d'un projet de séjour dans la vallée du Rhin, Milosz écrit à Léon : « *Qu'emportez-vous comme vêtements ? Il y a des opéras et des concerts dans les villes où nous allons, ne l'oubliez pas !* »

Milosz, qui habitait Paris, se rendait chez ses amis en train. « *Je serai à Niederbruck dimanche prochain 15 juin. Si vous voulez venir à ma rencontre à Belfort, cela me fera bien plaisir* ». Parfois, il arrive à Mulhouse, prend le petit train qu'il appelle « drelin drelin » en raison de sa cloche, et descend à Sickert, plus proche de la maison des Vogt que le village de Niederbruck.

⁴ *Cahiers des Amis de Milosz* n° 16/17, éd. André Silvaire, Paris, 1979, p. 19.

⁵ Pour l'instant, nous avons retrouvé la trace d'un Frédéric Wild, mécanicien, vivant à Moscou. Le 18 septembre 1872, il déclare opter pour la nationalité française avec sa femme et son enfant au Consulat général de France de Moscou. Il vient de Mulhouse, d'une famille d'artisans, actes de naissance et de mariage en font foi. Une Marie Wild, de 9 ans plus jeune, se trouve également dans les tables décennales des Archives de la ville de Mulhouse. Ses parents artisans demeurent à Mulhouse, mais ne sont pas les mêmes que ceux de Frédéric Wild. Une relation pourrait-elle exister entre les deux familles ? La recherche continue...

⁶ O. V. de L. Milosz, *Soixante-quinze lettres inédites*, éd. André Silvaire, Paris, 1969.

Que représente l'Alsace pour Milosz ? Il l'oppose très souvent à Paris, la ville de toutes les pertes. À un autre correspondant, Christian Gauss⁷, dont la famille vient d'Allemagne, il parle du « *Paris faux et superficiel des artistes et des poètes* », de sa « *solitude agitée au milieu des imbéciles du Napolitain* ». Il lui raconte encore comment un ami d'Alsace, venu un jour le rencontrer, fut heureux et soulagé de « *reprendre le train pour l'Alsace des familles* » !

Cette amitié avec les Vogt le rend heureux. Il évoque souvent leurs quatre « *enfants couleur de moisson* ». Ses lettres sont joyeuses, parfois légères, pleines d'humour et cela est rare chez Milosz. À la naissance du fils de son ami, il le félicite pour ce « *Survogt* » ! Allusion à leur dernière lecture de Nietzsche...

Dans cette correspondance, de nombreux noms de lieux sont évoqués : Colmar, Luxeuil, Nancy « *ville admirable* », la Forêt Noire, le Titisee, Fribourg, le duché de Bade, Lucerne, Zürich, Cologne, le Rhin. Seule la ville de Genève avec « *son éternel dimanche protestant* » ne trouve pas grâce à ses yeux !

Peut-être n'est-il pas étonnant que les deux correspondances les plus riches de Milosz soient destinées à des amis venant de l'Est, comme lui. Depuis Czéréia, il écrit à Christian Gauss, vivant aux États-Unis, qu'il n'oserait jamais inviter un Français dans son château qu'il est en train de restaurer, car « *les Français sont trop moqueurs* » ! Et dans une autre lettre, il ajoute qu'un « *barbare du Nord restera toujours un peu étranger à cette petite politesse lustrée et classique du Latin* ».

Avec la famille Vogt, Milosz a trouvé en Alsace un foyer accueillant où il s'est senti chez lui. Remarquons cependant que sa création poétique ne semble pas nourrie par ces endroits qu'il a parcourus et appréciés. Ces derniers font plutôt l'objet de ses lettres. Un poème fait exception, « *Le Pont sur le Rhin* », dont le charme et la nostalgie font penser à Guillaume Apollinaire.

*Je te donnerai – mais ne le dis pas – la pauvre clef
Du caveau de ton passé, là-bas, loin dans la vallée
Où l'on voit jour et nuit la neige neiger sur le Rhin ;
– Et toutes choses qui furent et ne furent pas –
Luiront comme des villes dans les lacs d'or de ton vin,
Dans les lacs d'or – songe aux années – de ton cher vin du Rhin.*⁸

Mais revenons à Niederbruck. Les parents de Léon, au début de la Première Guerre mondiale, avaient promis d'ériger une statue sur le rocher de l'Eichstein, si l'usine et la vallée étaient épargnées. Leur vœu fut exaucé et ce fut Antoine Bourdelle, ami de Léon et d'Oscar et auteur du *Monument à*

⁷ O. V. de L. Milosz, *Lettres inédites à Christian Gauss*, éd. André Silvaire, Paris, 1976.

⁸ *Le Pont sur le Rhin*, texte appartenant initialement aux *Scènes de Don Juan*, dans le recueil *Les Sept Solitudes* (1906). Milosz l'a ensuite choisi pour faire partie du recueil *Poèmes*, paru en 1915 aux éditions Figuière.

Mickiewicz à Paris, qui exécuta la belle statue de six mètres, appelée *La Vierge d'Alsace* ou *La Vierge à l'offrande*. Elle fut inaugurée le 7 octobre 1923. Sur son socle, on peut lire l'inscription suivante : « En reconnaissance de la protection divine sur la vallée de Masevaux et du retour de l'Alsace-Lorraine à la France – les époux Joseph Vogt – 1914-1918 ».

Quelques années plus tard, Milosz qui a perdu son ami Léon, mort brutalement en 1924, pense encore à l'Alsace. Fin 1927, probablement sollicité par Renée de Brimont, petite nièce de Lamartine, il propose à Bourdelle de concourir pour un monument destiné à Strasbourg. Ce monument sera dédié à Lamartine et à Victor Hugo. Il a pour but d'associer les Alsaciens à la commémoration du romantisme français en 1930. Il symbolisera « *le retour du romantisme français expatrié depuis 1870* ». Bourdelle répond positivement à la lettre de Milosz et dépose une maquette en 1928. C'est le statuaire parisien Bouchard qui sera finalement choisi en 1929. Après quelques contestations concernant le choix d'un sculpteur non alsacien et plusieurs péripéties relatives à l'emplacement de la statue, le monument sera enfin érigé, mais seulement en 1931. Puis, quand il sera détruit pendant la dernière guerre, il ne sera pas reconstruit. Lors d'une séance du conseil municipal de Strasbourg, en 1931, un conseiller avait prévenu : « *C'est toujours une chose risquée que d'imposer aux Alsaciens des monuments qu'ils n'ont pas demandés* »⁹

Aux Archives du Musée Antoine Bourdelle de Paris, on peut lire un court article sur « Bourdelle et l'Alsace », paru dans le *Bulletin du Musée Ingres*, en 2003. L'auteur compte six œuvres originales de Bourdelle léguées à l'Alsace : un buste en bronze d'Eugène Koeberlé à Strasbourg, deux maquettes originales *La Force* et *La Victoire* à Strasbourg, *La Vierge à l'offrande* de Niederbruck dont une réplique se trouve dans la crypte de l'Hartmannswilkerkopf, une maquette de grandes dimensions intitulée *La France* et qui fut offerte à Strasbourg en 1945.



La Vierge de Niederbruck

⁹ *Cahiers des Amis de Milosz*, n° 49, *Milosz et Bourdelle*, éd. L'Harmattan, Paris, 2010.

Dans un des premiers articles politiques de Milosz, écrits en mars 1918, il n'est pas sans intérêt de noter plusieurs références inattendues à l'Alsace. L'auteur compare la situation de cette région à celle de la Lituanie et de la Pologne, trois « *pays de grande culture* », « *asservis* » par une domination étrangère. Mais l'Alsace, écrit-il, a la chance de connaître « *la langue de ses oppresseurs* » et d'être soutenue « *par la sympathie fraternelle de quarante millions de Français* » ! Ces allusions montrent un Milosz sensible aux problèmes d'une région qu'il connaît à travers des yeux amis.

Bien plus tard, trois admirateurs de son œuvre eurent aussi un lien avec l'Alsace. Claude Vigée, le grand poète juif né à Bischwiller, était présent lors de la création de l'association Les Amis de Milosz, fondée en 1966 par l'éditeur André Silvaire. Quant au compositeur Henri Tomasi, admirateur inconditionnel de Milosz, c'est à Mulhouse qu'il créa son *Don Juan de Mañara* le 3 mars 1967. Ce superbe oratorio reprend le livret du mystère de Milosz, *Miguel Mañara*.

Enfin, une sympathique anecdote nous apprend que Czesław Miłosz¹⁰, le cousin d'Oscar, né à Šeteniai près de Kėdainiai en Lituanie, poète d'expression polonaise qui reçut le prix Nobel de littérature en 1980, séjourna à Mittelbergheim, à l'automne 1951, alors qu'il venait de solliciter l'asile politique en France¹¹. Il logea chez un vigneron et passa quelques jours délicieux dans ce petit village. Il en reste un poème, *Mittelbergheim*, dont le texte est publié ci-après.

En 2002, une artiste peintre habitant Mittelbergheim, Marie Dréa, participa à une initiative artistique consistant à installer des œuvres d'art dans onze communes de la région. Elle choisit le poème de Czesław et créa *La Promesse*, sept panneaux inspirés par ce texte, qui furent exposés dans l'allée qui mène au vieux moulin à huile, datant du XVIII^e siècle. Depuis cette date, le poème de Czesław Miłosz reste affiché sur le mur du moulin. Marie Dréa eut la grande joie d'être reçue par le poète lui-même, six mois avant sa mort – en août 2004 – à Cracovie. Elle avait sollicité cette entrevue pour l'interroger sur ce poème mystérieux qui la fascinait. Czesław se souvenait être venu à Mittelbergheim pour participer à un congrès d'exilés, mais il ne savait plus à l'initiative de qui. Dans l'entretien qu'elle nous a accordé¹², elle nous apprend encore que, lors de la remise du prix Nobel, un seul poème de Czesław fut interprété à Oslo et c'était *Mittelbergheim*¹³ !

¹⁰ Czesław Miłosz étant Polonais, nous respectons ici les signes diacritiques de sa langue. A noter qu'en lituanien, l'orthographe des noms des deux cousins diffère sensiblement : Oskaras Milašius et Česlovas Milošas.

¹¹ Notre amie Ewa Bienkowska de l'Université Kardinal Stefan Wyszyński de Varsovie fut la première à se rendre à Mittelbergheim et à nous signaler cette anecdote. Elle la raconte dans un très joli article, paru dans le numéro 76 de la revue *La Grappe* (BP 9 - 77350 Le Mée sur Seine – 2009).

¹² Entretien réalisé en avril 2012 à Mittelbergheim où Marie Dréa eut la générosité de nous recevoir. Nous l'en remercions vivement.

¹³ Cf. également dans ce numéro : Andrzej Franaszek, « Czesław Miłosz et *Mittelbergheim* : le poète, le sage et les tentations du diable ».

Pour les deux cousins Milosz, l'Alsace fut, un jour, une halte bienfaisante dans leur vie d'exilés. Pour Oscar, elle prit le visage de l'affection avec Marie Wild, la gouvernante, puis celui de l'amitié avec la famille Vogt. Pour Czesław, ce fut le petit village de Mittelbergheim qui, un instant, lui offrit une hospitalité qu'il n'oubliera jamais.

Et maintenant, une question dérangeante : pourquoi Oscar Vladislas de Lubicz Milosz a-t-il, un jour, donné une partie de son nom à celui qui, désormais, s'appela Schwaller de Lubicz ?

Fils d'un pharmacien alsacien, René Schwaller (1887-1961) fait ses études à Strasbourg où il se lie d'amitié avec Hans Arp. Il s'engage dans la théosophie, en 1915, prend la direction du journal *Le Théosophe*, en 1917, publie un ouvrage sur la symbolique des nombres et c'est à ce moment-là qu'il rencontre Milosz et ses amis qui s'intéressent également à l'ésotérisme. Très vite, sous la direction de Schwaller, ils décident de créer un groupe de « refonte morale » pour une société dévastée par la guerre. C'est autour de cet objectif que naît le cercle des Veilleurs. Mais, dès 1921, le groupe se dissout et, peu après, Schwaller part avec son épouse en Égypte, sous le nom de Schwaller de Lubicz. Que s'est-il passé ?

Nous remarquons que Milosz, si fidèle en amitié, ne fait jamais allusion, dans ses lettres, à cet épisode des Veilleurs. Il parle en revanche de ses rencontres avec Guénon, égyptologue, ésotériste confirmé, mais jamais de Schwaller. René-Louis Doyon, éditeur ami de Milosz, dans ses *Livrets du Mandarin*, juge sévèrement le cercle des Veilleurs. Il parle de « séances de magie douteuses » et d'expériences peu sérieuses. Au cours de l'une d'elles, Milosz aurait fait Schwaller « Chevalier selon le rite lituanien » en lui donnant la moitié de son nom. Pour quelle raison ? Un gage d'amitié ? Un service rendu ? Ironiquement, l'auteur ajoute : « *La farce cessa dès que le commanditaire ne paya plus.* »

Amitié déçue, voire trahie pour Milosz ? Mais que l'Alsace se rassure, elle ne joue aucun rôle dans cet épisode !



Le mur du moulin où est affiché le poème *Mittelbergheim*.